



## Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

225 | Janvier-Mars 2004

Insularité, société et développement

---

# Rencontres urbaines : les leçons de Dar Es-Salaam, Port Louis et Saint-Denis

Alexandra De Cauna et Cécile Roy

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/689>

DOI : 10.4000/com.689

ISSN : 1961-8603

### Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 33-52

ISSN : 0373-5834

### Référence électronique

Alexandra De Cauna et Cécile Roy, « Rencontres urbaines : les leçons de Dar Es-Salaam, Port Louis et Saint-Denis », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 225 | Janvier-Mars 2004, mis en ligne le 13 février 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/689> ; DOI : 10.4000/com.689

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

# Rencontres urbaines : les leçons de Dar Es-Salaam, Port Louis et Saint-Denis

Alexandra De Cauna et Cécile Roy

---

- 1 Situées respectivement en Tanzanie, à l'île Maurice et à la Réunion, Dar es-Salaam, Port Louis, Saint-Denis n'affichent pas, *a priori*, de ressemblances. La première, forte de ses trois millions d'habitants, se présente en effet comme une imposante capitale économique. Les deux autres sont quant à elles de modestes capitales insulaires, davantage connues pour leur diversité culturelle.
- 2 Que pourraient donc avoir en commun ces trois entités urbaines ? Il s'agit d'abord de trois ports et de trois anciennes capitales coloniales. Ce sont aussi et surtout trois villes de l'océan Indien : elles présentent donc des caractéristiques bien spécifiques qu'il serait pertinent d'interroger. En ce sens, l'approche comparative, déjà mise en valeur par P. Gervais Lambony dans ses travaux sur Lomé (Togo) et Harare (Zimbabwe) trouve sa pleine justification. Si elles appartiennent toutes trois à une même entité géographique, l'océan Indien ne constitue pas pour autant le premier point de comparaison qu'elles offrent.
- 3 L'intérêt qu'elles présentent réside surtout dans leur possible lecture en terme de rencontres. En effet, leur fondement résulte d'influences culturelles des plus diverses. Aujourd'hui encore, l'espace urbain en témoigne avec force, que ce soit dans les paysages, les pratiques des citoyens ou leurs représentations. En bref, il s'agit bien d'espaces nés de la rencontre, un terme dont la complexité et la richesse seront évoquées ci-après. Pour aller au plus près de cette complexité, les angles d'attaque utilisés seront cependant différents. Le premier cas, celui de Dar es-Salaam, analyse à travers un jeu d'échelles la ville en tant que produit de rencontres. Le second étudie l'espace urbain comme théâtre de rencontres dans une perspective micro-géographique.
- 4 Ainsi, nous proposerons dans un premier temps une lecture spatio-temporelle et diachronique de la rencontre à Dar es-Salaam. Celle-ci s'articulera autour de trois grands axes chronologiques : la rencontre pré-coloniale ; la confrontation coloniale ; les perspectives actuelles liées à la montée des échanges local-global. Ces dernières perspectives ouvriront la porte à une analyse synchronique plus approfondie des

dynamiques de contact dans la ville. Elle portera plus précisément sur Port Louis et Saint-Denis, dans lesquelles seront étudiés les lieux et les acteurs des rencontres. Le dernier volet présentera enfin, les enjeux que ces interactions soulèvent, des enjeux aussi variés que le politique, l'économique ou encore, le social et le culturel.

- 5 Le thème de la rencontre peut s'appréhender de façons très différentes : il s'agit en effet d'un mot aux significations larges, parfois même antinomiques. Si l'on cherche des synonymes nous trouvons le mot « réunion » mais aussi « confrontation ». Ce que nous souhaitons montrer ici, c'est que Dar es-Salaam est une ville marquée par la rencontre, depuis des temps anciens et sous des aspects aussi bien constructeurs que destabilisateurs. Ces deux phénomènes, sur plusieurs siècles et alternativement, ont forgé des mentalités propres et un espace urbain original.
- 6 Nous verrons brièvement que les spécificités de la ville relèvent d'une histoire ancienne, sur laquelle nous nous attarderons en premier lieu. Une analyse sur le temps long permet par ailleurs de montrer l'importance des héritages socio-culturels. L'arrivée des Européens, ensuite, et l'influence de Julius Nyerere depuis l'Indépendance bouleversent tour à tour l'histoire de la rencontre à Dar es-Salaam. Chacune de ces étapes de l'histoire nationale va laisser son empreinte. Aujourd'hui, enfin, les échanges, révélés et mis en avant par la mondialisation, placent les habitants face à une confrontation local-mondial d'une vigueur sans précédent dans l'histoire de la ville.
- 7 Une lecture spatio-temporelle de la rencontre qui s'inscrit dans le temps long (environ quatre siècles) éclaire la situation actuelle. Elle nous rappelle le poids des héritages sociaux, historiques ou culturels dans toute analyse en géographie, *a fortiori* dans une telle analyse.
- 8 Pour qualifier l'espace des rencontres qui se tissent dès le XVI<sup>e</sup> siècle autour de l'océan Indien, nous reprendrons un concept développé par F. Braudel dans son livre *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* et spécialement le tome III « Le temps du monde » (Braudel, 1979). Il s'agit de la notion d'« économie monde ». Élaborée tout d'abord pour l'espace méditerranéen, elle peut s'appliquer à d'autres espaces, sous certaines conditions. Nous pourrions ainsi parler d'économie monde de l'océan Indien.
- 9 À la différence de l'économie mondiale qui s'étend à la terre entière, elle « *ne met en cause qu'un fragment de l'univers, un morceau de la planète économiquement autonome, capable pour l'essentiel de se suffire à lui-même et auquel ses liaisons et ses échanges intérieurs confèrent une certaine unité organique.* » (Braudel, 1979, p. 14). L'aspect économique revêt pour l'auteur une importance certaine car il se surimpose et influe sur les autres « *réalités sociales* ». Par sa nature même, il dépasse les limites mises en place par les sociétés : limites des États ou des Empires, limites plus floues des civilisations. Suivant l'exemple de la Méditerranée, sa caractéristique majeure réside dans sa capacité à « *enjamber les frontières politiques et culturelles qui, chacune à sa façon, morcellent et différencient l'espace* » (Braudel, 1979, p. 15). C'est d'abord cet aspect économique qui favorise et facilite les échanges. Portant sur quelques produits, ils sont aux mains de puissants commerçants et le marché fonctionne sur un mode bien particulier.
- 10 Concernant l'océan Indien, ces échanges s'articulent principalement autour de l'Inde, du Moyen-Orient et de la côte Est-africaine, entre le Mozambique et l'Éthiopie. En commerçant, ces états participent à la construction d'une entité géographique singulière. Ces rencontres peuvent très tôt se lire en terme d'« union » ou de « réunion ». Les grands traits constitutifs de cette culture est-africaine sont donc forts et Dar es-Salaam, en tant

qu'entité urbaine, en garde des héritages importants. Constitutives de l'économie monde, les villes deviennent ainsi des pôles commerciaux et maritimes capables d'intégrer et de gérer la différence. Le cosmopolitisme est d'ailleurs l'une des marques fortes de ces espaces urbains, et c'est tout à fait à propos que F. Braudel parle de « tolérance ». Ce terme définit parfaitement le climat social de Dar es-Salaam à cette époque mais aussi et surtout, de nos jours : « *le miracle de la tolérance se renouvelle partout où s'installe la convergence marchande* » (Braudel, 1979, p.25). Entre groupes ethniques, religieux ou sociaux et entre corps de métiers, le respect est de rigueur. Dar es-Salaam devient alors un véritable creuset où religions (animiste, musulmane, hindoue, chrétienne), cultures, langues et autres codes s'entremêlent jusqu'à former une véritable culture : la culture swahilie.

- 11 D'un autre côté, la langue devient le symbole, sinon d'une mondialisation, au moins d'un syncrétisme entre des civilisations et des pratiques différentes. Le swahili est en effet la parfaite traduction orale des rencontres entre l'Inde, le Moyen-Orient et l'Afrique puisque l'on y retrouve tour à tour des mots d'origine bantoue et d'autres aux consonances arabes.
- 12 Aujourd'hui à Dar es-Salaam (*havre de paix* en swahili), l'identité swahilie existe : si la rencontre ne prend plus la forme d'une véritable réunion, celle qui a permis la création de cette culture, les habitants restent liés par une pratique orale commune et fédératrice.
- 13 Le cosmopolitisme est donc l'une des marques fortes de la ville. Cependant le Dar es-Salaam du début du XX<sup>e</sup> siècle prend très vite les caractéristiques des villes coloniales : hygiéniste, zonée et ségréguée. La ville swahilie est mise à mal, les rencontres et l'ouverture se changent en fractures et cloisonnements.
- 14 La ville est divisée en trois zones correspondant aux délimitations de quartiers par appartenance raciale qui restent aujourd'hui encore importantes dans l'organisation générale de l'espace urbain (figure 1). Cette ségrégation socio-spatiale isole les différents groupes ; la rencontre et les échanges inter-culturels sont réduits à leur minimum. Les populations aisées (Indiens et Européens) s'octroient les espaces les mieux situés : le centre-ville pour les premiers ; la baie de Msasani, un espace balayé par les vents venus de l'océan, pour les seconds. Les populations africaines, quant à elles, se concentrent dans des zones bien délimitées, séparées du centre par un cordon sanitaire aujourd'hui transformé en place publique. Les politiques urbaines mises en place par les Allemands et les Britanniques ont ainsi réduit les possibilités de rencontres urbaines à leur minimum en les cantonnant à des échanges intra-groupes. Minée par soixante ans d'une politique coloniale, Dar es-Salaam, à l'Indépendance, doit alors relever le défi de l'intégration urbaine.
- 15 La colonisation avait cristallisé le sentiment d'appartenance ethnique et séparé les différentes nationalités à Dar es-Salaam. J. Nyerere, premier Président de la Tanzanie en 1962, choisit de suivre une toute autre politique : égalitaire, auto-centrée, non alignée et marquée par un retour aux valeurs africaines. À Dar es-Salaam, la culture swahilie s'en trouve renforcée et la ville a su retrouver une cohésion perdue qui fait aujourd'hui son originalité. La « déghettoisation » des populations noires en ville s'amorce et se généralise, l'égalité sociale étant érigée en priorité. Ajoutée à cela, la croissance urbaine très forte dans les années 1960-1970 s'est traduite par la création de véritables quartiers swahilis. Ces derniers se situent en périphérie, dans des zones interstitielles grignotées sur des espaces verts, vacants, souvent en marge de toute juridiction immobilière. Dans ces espaces en particulier, la culture swahilie s'est trouvée considérablement renforcée.

Aujourd'hui encore, nous pouvons lire ce paysage constitué de maisons swahilies, « cimenté par une éthique commune » (Bart, Calas, 1994) et consolidé par la pratique quotidienne et généralisée du swahili.

- 16 Dans ce contexte plus favorable qu'à l'époque coloniale, les rencontres urbaines entre différents groupes deviennent plus faciles car quotidiennes et non soumises à des règles ségrégatives. Dar es-Salaam redevient ainsi, pour la seconde fois depuis sa création, une ville cosmopolite où les différents groupes, religions et cultures cohabitent dans un climat de tolérance réciproque. Aujourd'hui, cette urbanité se trouve confrontée à une nouvelle « culture », une nouvelle rencontre : celle du local et du mondial.
- 17 En moins de dix ans, Dar es-Salaam est en effet passée du statut de périphérie non alignée et oubliée à celui d'une « périphérie mondialisée » c'est-à-dire un espace en marge du système monde et cependant touché par les effets de la mondialisation. Dans ce contexte, les rencontres intra-urbaines se multiplient et prennent des aspects nouveaux. La mondialisation transforme la ville de façon très rapide. L'échelle temporelle de ces changements se calque d'ailleurs sur notre propre échelle temporelle de recherche, un synchronisme qui, pour nous chercheur, devient source d'un vertige tout aussi stimulant que déconcertant.
- 18 L'ouverture au monde de la capitale tanzanienne s'est immédiatement incarnée dans une modernisation de la ville en général, et du bâti en particulier, surtout en zone centrale. La construction d'immeubles de plus en plus hauts, l'extension du réseau de routes goudronnées montrent une ville peu à peu épurée de ses paysages locaux, souvent considérés comme des tares par les habitants. Il s'agit d'une ville beaucoup plus « occidentalisée » pour citer l'opinion de nombreux citadins. Le paysage urbain s'enrichit également des symboles forts de l'ouverture sur le monde extérieur : les supermarchés (un seul en 1998, une quinzaine aujourd'hui, surtout d'origine sud-africaine) accessibles aux catégories sociales les plus aisées ; les cyber-cafés, que l'on trouve à présent dans toute la ville ; les bureaux et les usines appartenant aux firmes internationales, de plus en plus nombreuses le long des grandes artères de la ville, etc.
- 19 Une analyse en terme de marqueurs spatiaux complète cette étude paysagère. « *La seule évocation du marqueur évoque des séries d'images véhiculées par les individus, même s'ils ne connaissent pas directement le marqueur* » (Bailly, 1991). Cette analyse passe par le décryptage de signes, de symboles ou d'expressions culturelles issus de la mondialisation (affiches publicitaires, tenues vestimentaires, habitudes culinaires, discours, etc.). Dans cette ville née de la rencontre, les allers-retours sont nombreux entre la culture swahilie et la culture mondiale reçue de plein fouet, entre autres, par l'explosion de l'accès à l'information sous toutes ses formes. Le témoignage d'un habitant le confirme : « *Avant il fallait attendre qu'un européen vienne ici pour montrer la mode, maintenant, avec la mondialisation de l'information, on voit tout, tout de suite.* »
- 20 L'espace public, et en premier lieu la rue, est le théâtre de cette rencontre entre le local et le mondial. Les jeunes générations affichent volontiers les signes ostentatoires de la mode occidentale. Ainsi, les kangas, ces pagens colorés habituellement portés par les femmes, laissent-ils la place aux jupes ou aux pantalons ; les traditionnelles tresses africaines sont délaissées pour des coiffures beaucoup plus sophistiquées et inspirées des modèles proposés par les publicités locales. Le long des grandes artères et dans certains quartiers ciblés, les grandes marques ne cessent de « matraquer » une population avide de consommation propulsant en modèles des comportements nouveaux.

- 21 Cependant, la culture mondiale n'est pas ingérée en bloc, des hybridations intéressantes s'effectuent (Giddens 2001, Baudrillard 1988, Hall 1992). Accepter la mondialisation et ses effets ne signifie pas pour autant perdre son identité tanzanienne et swahili. Les médias locaux l'ont bien compris et tentent de proposer un maximum d'émissions en swahili sur des thématiques destinées aux habitants. Si les jeunes aiment par ailleurs porter des tennnis et des tee-shirts de marques internationales, ils n'oublient pas de mettre en valeur les couleurs de la Tanzanie ou de l'Afrique au travers de pendentifs, bonnets ou autres accessoires. Les photos 1 et 2 témoignent bien de cette combinaison : la première, notamment, exploite l'idée d'ancrage local en associant la marque à une activité et un lieu à la fois symbolique et familier (la plage). Des signes et/ou symboles font appel à l'idée de proximité, d'appropriation : il s'agit de la pêche, de la femme en *kanga*, du boutre, le bateau typique de l'Afrique de l'Est. La boisson est consommée à Dar es-Salaam (« *Dar drink* ») et n'importe quelle personne peut s'identifier au consommateur présenté (« *Dar Fishermen* »). La seconde exploite encore une fois les particularités locales de la ville avec la référence au *dala-dala*, utilisé par une très grande majorité de la population ; à côté, nous découvrons un nouveau modèle de la femme africaine, blonde et sexy, plus proche des canons de la beauté occidentale. Ainsi, « *les dynamiques de marquage ont autant à voir avec des processus de standardisation qu'avec des traces ou des volontés d'enracinement local. La complexité des marquages urbains résulte des innombrables télescopes d'échelles spatio-temporelles, dans un contexte où les villes sont de puissantes fabriques sociales* » (Bart, 2002).
- 22 Si les dynamiques actuelles transforment le paysage urbain, il en est de même pour les habitants de Dar es-Salaam. Plus que les signes d'une rencontre local-mondial, les différents séjours et travaux d'étude réalisés sur place nous ont révélé une véritable confrontation entre une catégorie de personnes prêtes à relever le défi de la mondialisation ou ayant les moyens de le faire, et d'autres, plus réticentes ou tout simplement plus en marge. Cette confrontation donne lieu à de nouvelles rencontres mais aussi à de nouvelles conceptions liées à l'idée d'un monde mieux connu et plus accessible.
- 23 En ville, les rencontres intra-urbaines enrichies par la mondialisation se matérialisent d'abord par des échanges, brefs ou plus poussés, avec les touristes. Par son ampleur (+ 600 % depuis 1971) le tourisme et les touristes participent souvent, sans le vouloir ou le savoir, à des échanges aussi bien sources de frustrations que de nouveaux comportements, qu'ils soient vestimentaires, alimentaires ou idéologiques. Beaucoup de sondés évoquent ces nouvelles « rencontres », elles marquent l'espace urbain dans son paysage et ses pratiques puisque se sont multipliés les boutiques de rue, les restaurants de type fast food et les agences de voyage. De nombreux citoyens s'étonnent de la multiplication des « *wasungus* », les Blancs, en swahili. Certains le déplorent, d'autres s'en réjouissent.
- 24 Tout comme le tourisme, la communauté des expatriés participe également à la diffusion du modèle occidental ainsi qu'à une prise de conscience d'un système monde ouvert et actif. Les étrangers sont en effet de plus en plus nombreux et ont des origines relativement variées : on dénombrait en 2001, selon les données de l'ambassade de France, 4 500 Indiens, 2 305 Anglais, 1 500 Allemands, 200 Japonais et nombre de Chinois. Ces expatriés, figures vivantes de la mondialisation, appréhendent la ville comme tout un chacun ; cependant, et à l'échelon de la cellule micro-locale (*l'espace domestique* pour reprendre un terme de J.F. Staszack), ils tentent de recréer un espace quotidien relevant de leur pays d'origine, de reproduire un peu de local dans leur mode de vie empreint de

mondial (émissions de télévision ou de radio grâce au câble, importation de produits divers – vestimentaire, alimentaire – venant du pays d'origine, etc.).

- 25 Les rencontres se multiplient, plus souvent sous forme de confrontations ou d'interrogations que de véritables échanges. Les allers-retours entre le local et le mondial font émerger de nouveaux imaginaires, de nouveaux rêves dans une réalité quotidienne en évolution constante. L'ouverture de la Tanzanie, l'accès à l'information, la modernisation en général véhiculée par la mondialisation permettent en effet aux habitants de Dar es-Salaam de comparer leur culture, d'imaginer de nouveaux modes de vie, de rêver aussi.
- 26 Les résultats de l'enquête suivante permettent de mettre à jour cette ouverture au monde, entre rêves et réalités. Elle concerne une partie de la population sûrement la plus sensible à la rencontre local-mondial : les jeunes scolarisés du secondaire. Menée en 2002, il s'agissait de savoir comment des jeunes de 18,5 ans en moyenne appréhendaient cette rencontre, mais aussi de déceler leur perception du monde, de la ville et d'eux-mêmes dans la ville. À travers cette analyse, ce sont bien les jeunes citadins et Dar es-Salaam en tant qu'espace urbain que l'on place au centre de l'étude. Un jeu d'échelle intéressant puisqu'il replace une périphérie de l'espace monde au centre de celui-ci selon un procédé qui nous oblige nous-mêmes à nous abstraire de notre espace référentiel.
- 27 Une première question posée concernait le pays qui, selon les sondés, se situait le plus loin de Dar es-Salaam et de la Tanzanie. Plus que les réponses, ce sont les explications qui méritent réflexion. Presque sans surprise, les États-Unis arrivent en première position, puisqu'ils sont cités par un peu plus de 20 % des personnes interrogées. Pour beaucoup plus que la distance, c'est le niveau de développement qui guide le choix de la réponse. Il existe probablement une part de rêve pour ces jeunes qui, lorsqu'on leur demande de se justifier, évoquent ensuite les problèmes d'obtention de visa ou le coût d'un billet d'avion. Viennent ensuite l'Australie (16 %) puis, à peu près au même niveau, le Canada et le Japon (8 %). On retrouve pour certains les mêmes justifications vis-à-vis du niveau de développement. Les notions de distance et de temps à travers les mots « *décalage horaire, distance, position géographique* » apparaissent souvent, nous montrent que dans un contexte d'ouverture au monde, symbolisé par la « *révolution informationnelle* » (Castells, 1998), les notions d'espace-temps et de distance sont loin d'avoir perdu leur signification. La preuve en est dans l'apparition de nombreux pays africains limitrophes tels l'Afrique du Sud, le Nigeria ou le Mozambique, ainsi placés au même niveau que l'Irlande ou le Venezuela. Notons pour finir que si certains pays sont vécus comme éloignés de la Tanzanie, c'est parce que leurs réseaux de voies de communication sont vétustes (Kenya).
- 28 Une autre question avait pour dessein d'évaluer la portée de l'ouverture au monde à travers la question suivante : « *Êtes-vous déjà allé à l'étranger ?* ». Sur 467 réponses, les trois-quarts des sondés ont avoué n'être jamais sortis de la Tanzanie. Une analyse plus fine par établissement montre clairement des différences relatives au niveau socio-économique des familles. Ainsi, deux « lycées » privés se détachent largement : localisés tous les deux en centre ville, ils regroupent une population à très forte majorité indienne, de classe moyenne ou aisée parlant couramment l'anglais et ayant déjà voyagé à l'étranger (entre 60 à 70 % des élèves). La comparaison est frappante si l'on s'attarde sur les résultats de trois établissements secondaires regroupant au contraire une majorité d'élèves noirs tanzaniens. Tous trois offrent des résultats assez similaires et radicalement opposés aux premiers : ici, ce sont seulement entre 15 et 25 % des sondés qui sont déjà allés à l'étranger. Les destinations concernent des pays proches comme le Kenya ou



l'Ouganda, respectivement 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> destination. Apparaissent également des pays plus lointains tels que l'Inde (2<sup>e</sup> destination). Beaucoup d'élèves ont en effet encore de la famille vivant sur place, témoin des brassages démographiques qui ont affecté naguère l'océan Indien. Les autres pays témoignent d'une dynamique plus actuelle, favorisée par les facilités diplomatiques ou, plus pragmatiquement, de langue : il s'agit de l'Angleterre, des États-Unis, du Canada ou de l'Afrique du Sud. Notons enfin la place de Dubaï, qui, tout comme l'Inde, reste le témoignage de relations toujours vivantes avec le Moyen-Orient. Même si certains résultats relèvent du simple bon sens, d'autres sont plus surprenants, comme notamment l'étendue et l'importance des réseaux à l'étranger. Nombreux sont en effet les sondés ayant un membre de leur famille hors du pays (États-Unis, Canada, Royaume-Uni, Inde, Kenya). L'enquête nous permet de revenir sur des représentations du monde et des pratiques concernant ces jeunes « coincés » dans une périphérie du monde de plus en plus exposée à la mondialisation.

- 29 Cette évocation de Dar es-Salaam nous a permis d'envisager un espace urbain sous l'angle de la rencontre, héritée, renouvelée et entretenue. Elle nous a montré la ville non pas comme une périphérie isolée mais ouverte sur d'autres horizons. La rencontre local-mondial prend aujourd'hui tout son sens et mérite une étude spécifique. Ce regard sur la ville et le monde en appelle un autre : celui des rencontres interculturelles, véritable « chorégraphie » intra-urbaine pour reprendre un terme de B. Calas.
- 30 La rencontre est certes au cœur de toute ville, mais il en est certaines dans lesquelles elle revêt une dimension spécifique. Dar es-Salaam en fait partie, nous venons de le constater. À une toute autre échelle, les villes de Port Louis et de Saint-Denis donnent-elles aussi lieu à des interactions multiples, dont l'une des originalités est sans aucun doute l'importance qu'y prend la dimension ethnique. Pour reprendre une expression de P. Sansot, la diversité ethnique y serait même « un fait social écrasant ».
- 31 De fait, notre recherche portait principalement, à ses débuts, sur les dynamiques de contacts interethniques à Port Louis et à Saint-Denis. L'objectif qui nous guidait était de prendre à contre-pied les études de géographie classique portant sur la ségrégation, pour tenter de voir, au contraire, ce qui dans l'espace urbain, fait relation. Il nous fallait donc, pour étayer notre réflexion, identifier les lieux qui en ville, instaurent le contact : les lieux de l'interculturalité. Telle est, au final, l'entreprise dans laquelle nous nous étions lancée, par le biais d'une approche comparative et contextualisée.
- 32 Cette présentation voudrait faire le bilan de cette recherche, bilan d'une géographie du rapport à l'autre, dans les villes de Port Louis et de Saint-Denis. Elle s'articule autour des lieux qui dans ces deux villes font lien et des acteurs qui, dans ces lieux, jouent le jeu des relations interculturelles. Elle conclut enfin sur la portée des rencontres en ville.
- 33 La recherche des lieux de rencontres interculturelles à Port Louis et à Saint-Denis s'est d'abord soldée par un échec ou plutôt une déception. Alors que nous pensions trouver dans ces deux villes des lieux de contacts et d'échanges interethniques, nous avons découvert de tout autres dynamiques.
- 34 À Port Louis, la ville est apparue, dans les premiers temps, comme un espace mosaïque. Les lieux de repli identitaire ont été les premiers à attirer notre attention. Lieux sacrés, équipements officiels, espaces publics, tout ne semblait qu'affaire de différence et ce, à toutes échelles possibles de l'espace : des micro-lieux aux quartiers urbains.
- 35 Parmi ces micro lieux de « l'entre-soi », les centres culturels ont attiré notre attention. Il existe ainsi des centres culturels chinois, africains, français ou indiens à Port Louis.



Malcom de Chazal (célèbre écrivain mauricien) disait de l'île Maurice qu'elle cultivait la canne à sucre et les préjugés, nous pourrions rajouter que, pour sa part, Port Louis cultive aussi les centres culturels. Quant aux quartiers, ils représentent pour beaucoup des structures quasiment homogènes, ethniquement parlant (figure 2). Il n'y a qu'à penser au quartier chinois *China Town* du centre-ville ou encore à la périphérie créole du nord de la ville (les quartiers de Roche Bois, Sainte-Croix, etc.). La surenchère ethnique, associée à une mise à distance permanente des uns et des autres, voilà ce qu'offre, au visiteur non averti, le paysage urbain mauricien.

- 36 Quant à Saint-Denis, elle s'apparente, lorsqu'on la découvre à travers ses paysages, à un espace imposé, celui d'une culture « plaquée ». Dans cette ville, ce ne sont pas les lieux de l'intégration mais plutôt ceux de la domination culturelle qui semblent s'imposer. Les cultures autres que françaises y sont « camouflées » dans des structures et des équipements rappelant sans cesse l'hégémonie symbolique de la culture métropolitaine.
- 37 Mais les lieux incarnant d'un côté le repli communautaire ou, de l'autre, l'assimilation culturelle n'interdisent pas, par leur présence dans le tissu urbain, l'existence d'autres types de structures socio-spatiales. Ils sont les seuls que l'on voit lorsque l'on ne connaît pas assez intimement Port Louis et Saint-Denis. À partir d'une observation plus poussée de ces deux villes, on découvre par exemple l'existence, à Saint-Denis, de lieux à forte connotation ethnique, lieux que la prédominance de structures *métro* avaient pu estomper. On réalise aussi qu'à Port Louis, la ville n'est pas seulement structurée par des lieux communautaires mais qu'elle est composée aussi de lieux neutres culturellement parlant.
- 38 Faire référence à l'existence de lieux ethniquement homogènes à Saint-Denis, c'est penser aux lieux sacrés de l'hindouisme. Ces lieux à forte charge symbolique offrent un cas d'espèce d'autant plus intéressant qu'ils ne sont pas forcément hermétiques à la différence et aux rencontres. Certes, il s'agit de lieux dans lesquels se transmet une partie d'un patrimoine culturel singulier, mais la culture n'y est pas statique. Elle s'alimente de rencontres et d'échanges. Les lieux sacrés permettent de porter un regard nouveau sur l'interculturel. Il n'est plus, dès lors, question de trait d'union entre groupes de cultures différentes mais de jeu avec les frontières du groupe et leur possible ouverture. Dans les lieux de culte, ce n'est pas forcément le culturel qui construit de l'interculturel, c'est peut-être l'interculturel qui fait la culture et la nourrit.
- 39 Mentionner ensuite, l'existence de lieux neutres dans la capitale mauricienne, c'est souligner le poids de plus en plus grand dans la structure urbaine, d'équipements tels que les supermarchés. Même si dans ces lieux, c'est l'anonymat qui, plus que les expressions culturelles, domine, nous pensons pourtant qu'ils jouent un rôle clef dans l'apprentissage de l'altérité. Il s'agit de l'hypothèse du « paradoxe des liens faibles » dont parlent les sociologues : les lieux « anodins », c'est-à-dire tous les lieux du quotidien seraient d'autant plus importants pour l'interculturel que les rencontres qui s'y déroulent sont sans conséquences sur les grands enjeux de la vie sociale. C'est dans ce type d'endroit que peuvent se développer des rencontres inter-personnelles détachées du jeu communautaire habituel qui, pour les individus, est parfois contraignant. Les arrêts de bus comme le square de la Reine Victoria à Port Louis participent à la construction de cette sociabilité du quotidien, non ségrégative.
- 40 Au fur et à mesure des enquêtes, les deux villes se dévoilent davantage. On peut enfin y observer, à côté de tous les dispositifs spatiaux déjà cités, des lieux d'hybridation véritable.

- 41 Parmi eux, se trouvent tous ces lieux qui ont fait l'histoire des deux villes, une histoire qui les rapproche autour de la construction d'une urbanité cosmopolite « créole ». Plus concrètement, les lieux qui, dans la ville créole, ont participé à l'apprentissage, par tous les citoyens, des relations interethniques ainsi qu'à la construction d'une identité urbaine métisse sont de deux types :
- 42 - des lieux de la contre-culture créole qui ont émergé dans l'espace colonial normé et ségrégué et sont associés à des pratiques telles que la magie, le jeu ou à certains moments comme la nuit, la période par excellence des identités clandestines ;
- 43 - des lieux entre-deux, ceux qui ont permis aux diasporas présentes à Maurice et à la Réunion de se frayer une place dans le tissu urbain tout en maintenant des liens avec leur culture d'origine. Ce sont des dispositifs socio-spatiaux très concrets, à l'instar des boutiques alimentaires et restaurants chinois ou encore des commerces de tissus musulmans (photo 3). Ce sont aussi des lieux d'interférences culturelles plus insaisissables : ceux de l'ancrage local des croyances indiennes.
- 44 Même si à Port Louis, les communautés culturelles indiennes, chinoises, européennes ou africaines construisent leurs propres territoires et bien qu'à Saint-Denis, la culture française et *métro* s'impose dans la majorité des espaces de vie, ce sont malgré tout les lieux de la rencontre créole qui dans ces deux villes structurent l'urbanité.
- 45 D'ailleurs, plus que des lieux, ce sont des pratiques et des moments qui font la ville créole. Nos enquêtes ont montré qu'en réalité, les dynamiques de l'interculturalité investissent des moments bien particuliers de la vie urbaine, délimitant des territoires de cohabitation non pas dans la durée, mais dans l'éphémère. Ce sont les moments qui, provisoirement, donnent sens aux lieux et en font éventuellement des espaces de communication, voire de communion. Ces moments correspondent souvent à des événements festifs à fort pouvoir fédérateur comme les manifestations hippiques du samedi à Port Louis, qui sur le terrain de course du Champ-de-Mars, rassemblent la population insulaire autour d'une « communauté imaginaire mauricienne ». Lorsque les courses n'ont pas lieu, le Champ-de-Mars redevenu un espace anonyme, n'est plus qu'un simple lieu de passage.
- 46 Il convient ainsi pour mieux identifier l'urbanité des villes étudiées de s'intéresser aux dynamiques et donc aux acteurs qui participent activement à l'organisation socio-spatiale urbaine. Ces acteurs vont être analysés en fonction de leur statut dans la « fabrique » des lieux de l'interculturel.
- 47 On peut mettre en évidence l'existence d'acteurs officiels de la rencontre interculturelle qui, en ville, programment les rencontres et en définissent le cadre spatial. Il est possible d'identifier d'autres acteurs qui, eux, participent aux rencontres ainsi programmées.
- 48 Si la confrontation entre ces deux types d'acteurs – acteurs institutionnels et acteurs informels – revêt un sens à la Réunion (sachant que les premiers sont représentés par les métropolitains et les seconds par les réunionnais, toutes origines confondues), à Maurice, il n'en est pas de même. Les minorités culturelles participent en effet au système politique officiel dit « communautariste ». De fait, elles jouent un rôle actif dans la fabrique locale de l'interculturel et ne se voient pas dicter leurs pratiques d'en haut, comme c'est le cas à Saint-Denis. Notons que malgré les grands principes idéologiques du système multiculturaliste mauricien, toutes les minorités ne participent pas à la fabrique officielle des lieux de l'interculturel. Certaines, comme la minorité créole, sont à ce niveau, exclues du jeu social.

- 49 Les différences réapparaissent donc entre les deux villes et s'expriment notamment dans les relations qu'y ont les acteurs entre eux ou au territoire. À la Réunion, le territoire national impose l'identité et à Maurice les identités composent le territoire national. À Saint-Denis, ce territoire constitue surtout un liant idéologique très fort entre les habitants : une communauté imaginaire qui définit leur identité. À Port Louis, les minorités construisent au quotidien ce qui, peut-être un jour, s'apparentera à un territoire national et unifié.
- 50 Il existe néanmoins un nouveau type d'acteur dont le jeu s'affirme en matière d'interculturalité. Il s'agit des acteurs associatifs, toutes catégories ethniques confondues. Par définition, les associations représentent elles-mêmes un dispositif socio-spatial de médiation entre acteurs du haut et du bas. La réalité est bien plus complexe que cela car, à Port Louis et à Saint-Denis, les associations semblent plutôt participer à des dynamiques de compensation différentes pour chacune de ces deux villes.
- 51 Si le système multiculturel local repose ainsi sur des logiques de division à Maurice, les associations présentes dans la capitale de cette île prônent quant à elles des valeurs de rapprochement et d'échanges. À la Réunion, la compensation intervient par rapport à un système officiel qui efface toute marque visible de la différence dans l'espace urbain. De fait, les associations défendent un « droit à la différence ». L'interculturel ne constitue pas pour elles un objectif. En revanche, il est leur principal atout car c'est en s'ouvrant aux autres et en communiquant, qu'elles espèrent se faire connaître et accepter dans le tissu socio-urbain. En réalité, le travail associatif invite surtout à réfléchir aux enjeux qu'incarne l'interculturalité, aux défis que soulève la gestion des rencontres qui font la ville.
- 52 L'interculturel est d'abord une question de rapports de force et de pouvoir. Il s'agit d'une question politique qui impose, en contexte pluriculturel, de gérer la coexistence entre individus porteurs de cultures différentes et d'encadrer, voire de canaliser, les échanges. Depuis toujours, les acteurs politiques ont opté, à Maurice et à la Réunion, pour une gestion particulière des contacts de culture, en suivant à la ligne les principes idéologiques des deux grands modèles de sociétés plurielles : l'un pluriculturel à l'anglo-saxonne, à Maurice, l'autre assimilationniste, à la Réunion. Si l'organisation socio-spatiale de Port Louis et de Saint-Denis est en partie différente, avec d'un côté un espace mosaïque et de l'autre un espace unifié, cela s'explique en partie par l'existence de ces deux systèmes.
- 53 Depuis peu néanmoins, un troisième type de système émerge sur la scène mondiale, qui propose de nouvelles façons de penser la relation à l'autre et, concernant notre sujet, des nouvelles façons de penser spatialement les rencontres. Ce nouveau système dit « interculturel » se voudrait un juste milieu entre les anciens principes idéologiques en valorisant non seulement les différences mais aussi les échanges entre ces différences. L'unité oui, mais dans la diversité et sans uniformité !
- 54 L'idéologie interculturelle pourrait se traduire, en ville, par la constitution d'une urbanité plus ouverte. Le défi est là. Pourtant, peu de choses sont réalisées dans ce sens là à Maurice et à la Réunion, si ce n'est des projets de centres interculturels. Or, on peut douter de leur impact. La mise en place d'un nouveau type de ville plus ouvert à l'altérité et aux échanges n'est pas pour demain.
- 55 Les acteurs économiques semblent se positionner plus rapidement. À Port Louis, ils se placent ainsi en première position sur le marché de la production symbolique de lieux

interculturels car cela, ils l'ont bien compris, fait vendre. Ils mettent donc tous les moyens de leur côté pour rendre cet interculturel commercialisable (sécurité, convivialité, etc.). Certains lieux, récemment aménagés, s'inspirent de ces principes. Il s'agit par bien des aspects de ces « non-lieux » dont parle M. Augé et dont témoigne à Port Louis le *Caudan Waterfront*. Dans ce centre commercial d'envergure, installé sur le front de mer de la capitale mauricienne, tout est mis en œuvre pour valoriser la diversité culturelle, une diversité néanmoins aseptisée et qui en matière d'échange se cantonne au domaine du superficiel. Les interactions y sont savamment contrôlées. Les places y sont attribuées afin d'encadrer les contacts et en définitive de les limiter : tels restaurants pour telles bourses et donc pour telles communautés.

- 56 L'activité touristique en lien avec le culturel gagne aussi du terrain à la Réunion et dans sa capitale. Des parcours touristiques ponctués de visites de lieux sacrés mais aussi de moments forts d'interculturalité, comme des repas, des fêtes, sont organisés à Saint-Denis. C'est à ce niveau-là qu'intervient la volonté de recréer, pour les touristes, un semblant d'authenticité culturelle, argument de vente des plus efficaces à l'heure où les traditions, héritages et valeurs culturelles, sont à la mode. Parmi ces fêtes, il en est au moins deux qui suscitent les convoitises des tours-opérateurs, à savoir : les marches sur le feu et le *Dipavalle* ou « fête des Lumières », deux fêtes indiennes. Ce tourisme constitue bien plus qu'un enjeu économique. Il revêt une dimension culturelle avec des implications dans le réveil identitaire de la communauté tamoule locale.
- 57 Plus qu'un enjeu économique ou politique, l'interculturel est aussi un enjeu social. Il pose la question du lien social exprimé ici à travers sa dimension spatiale. C'est cet enjeu qui, en soulignant la nécessaire intégration de tous à la société, suggère l'urgence de la refonte du tissu socio-spatial urbain. Les difficultés d'intégration des nouvelles générations de migrants comme les Comoriens à Saint-Denis ou les Rodriguais à Port Louis sont très révélatrices à cet égard. Contrairement à ce que croient certains, ces difficultés ne sont pas liées à des problèmes d'incompatibilités culturelles. Pour ces migrants, les difficultés d'intégration sont en réalité spatiales et surtout sociales (emploi, logement...). Si les citoyens confèrent aux difficultés d'intégration des Comoriens, une dimension d'ordre culturel, cela est pure fabulation.
- 58 Derrière la nature sociale de l'enjeu que représente l'interculturel existe enfin une dimension encore plus intime. Le citoyen existe certes par rapport à sa position dans un ou plusieurs groupes mais il existe aussi en tant qu'individualité. Dans un contexte urbain pluriculturel, l'interculturel peut être pour lui un véritable défi existentiel. Il s'agit, en effet, pour chaque individu de s'adapter aux autres, à leur proximité et de gérer en soi une multitude de références culturelles.
- 59 Cette gestion personnelle de la diversité culturelle peut se lire avec précision en ville, à travers l'analyse de « l'habiter urbain ». Deux éléments nous parlent de cet « habiter », c'est-à-dire de ce rapport intime qui lie un citoyen à sa ville : l'espace domestique et à une échelle encore plus fine, le corps. Ces deux éléments revêtent un sens spécifique en contexte pluriculturel. L'espace domestique et privé s'offre comme le miroir de la personnalité individuelle. Il révèle la nature de notre rapport aux autres, en particulier à travers la façon dont on laisse l'altérité pénétrer chez soi.
- 60 La relation que l'on entretient avec son propre corps concerne quant à elle notre vie publique, c'est-à-dire à la fois le rapport aux autres et en même temps le rapport aux espaces publics dans lesquels ce corps est plus ou moins mis en scène. On choisit en effet à travers son propre corps ce que l'on veut bien donner à voir et donc ce que l'on souhaite

communiquer aux autres. En définitive, la façon dont le corps est valorisé par des postures, vêtements, bijoux et autres permet de comprendre la manière dont un individu vit en lui les multiples références qui font son être social, sa nature de citadin et même de citoyen.

- 61 Or, l'une des richesses des villes créoles, c'est la diversité des combinaisons possibles à ce niveau-là. Les individus possèdent très tôt une palette diversifiée de référents identitaires qu'ils apprennent à combiner et qu'ils mettent en rapport avec la complexité de l'espace urbain. Le but est de gérer au mieux la proximité interculturelle de cet important espace de rencontre qu'est la ville.
- 62 Un rappel est nécessaire : celui de la grille de lecture choisie pour parler des rencontres urbaines.
- 63 Dans un premier temps, les lieux se dévoilent, lieux d'un rapport plus ou moins spécifique à la différence. Ces lieux, quelquefois programmés et souvent auto-produits, publics ou bien privés, réels ou encore imaginés, semblent insaisissables. On peut tenter de les localiser et constater leur position souvent centrale dans l'espace urbain, sans pour autant oublier leur dynamiques interstitielles et leur position charnière, à la jonction de certains quartiers de la ville, ni même leur présence sur les fronts de mer, là où l'île s'ouvre vers toutes sortes d'ailleurs... Ce qui les caractérise pourtant le mieux, ce sont les acteurs qui y prennent place. Certes, les lieux ne constituent pas seulement les coulisses de leurs actions, ils donnent aussi sens à ces dernières. Néanmoins, ce sont les acteurs qui par leurs usages et leurs représentations, font le lieu.
- 64 Des acteurs, qui dans un deuxième temps, se laissent découvrir. C'est en fonction de la « chorégraphie » établie que ces derniers jouent le jeu ou non des contacts de culture. Les mises en scène sont parfois houleuses car dominées par des questions de pouvoir. Ces rapports de force que les rencontres de culture rendent saillants constituent ainsi le dernier volet de l'analyse, celui des enjeux dont sont porteurs les dynamiques interculturelles en contexte urbain.
- 65 En dernier lieu, en effet ce sont les enjeux qui se manifestent... Non seulement l'interculturel recouvre plusieurs types d'enjeux mais il est en lui-même un défi à part entière, défi pour la recherche notamment parce qu'il engage le chercheur vers un nouveau type de géographie : une géographie du rapport à l'autre.

---

## BIBLIOGRAPHIE

**AUGÉ M.**, 1992 – Non-Lieux / Introduction à une anthropologie de la surmodernité, Paris, Seuil, 150 p.

**BRAUDEL F.**, 1979 – Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV-XVIII<sup>e</sup> siècles, 3. Le temps du monde, Armand Colin, Paris, 922 p.

**BROOKFIELD H.C.**, 1958 – Pluralism and geography in Mauritius, *Geographical Studies*, vol. 15, n° 1, p. 5-15.

**CALAS B.**, 2002 – La chorégraphie urbaine en Afrique orientale, *Géographie et cultures*, numéro spécial « Espaces publics et marqueurs culturels dans les villes d'Afrique noire », n°41, Printemps, p. 57-75.

**CALAS B., BART F.**, 1994 – Dar es-Salaam : du port au territoire swahili. In : Mainet G. – Îles et littoraux tropicaux. Actes des VII<sup>es</sup> journées de géographie tropicale, Brest, 11-12-13 septembre 1994, Brest, ouest édition 1996, p. 333-345.

**CHIVALLON C.**, 1996 – Éloge de la « spatialité ». Conception des relations à l'espace et identité créole chez P. Chamoiseau, in *L'Espace Géographique*, n°2, p. 113-126.

**DE CAUNA A.**, 2003 – Des lieux et des liens. Espace et dynamiques de l'interculturel dans les villes de Port Louis (île Maurice) et de Saint-Denis (île de la Réunion), thèse de géographie, Université de Bordeaux III, 508 p.

**DE VERE ALLEN J.**, 1993 – Swahili Origins, *Eastern African Studies*, Villiers Publication, London, 271 p.

**ERIKSEN T.H.**, 1989 – Communicating cultural difference and identity / Ethnicity and nationalism in Mauritius, Oxford Press University and Oslo Scandinavian Press University, XII, 208 p.

**GERVAIS LAMBON Y.P.**, 1994 – De Lomé à Harare. Le fait citadin : images et pratiques des villes africaines, Paris, Karthala, 472 p.

**GREGORY R.G.**, 1971 – India and East Africa, a History of Race Relations within the British Empire, Clarendon Press, Oxford, 555 p.

**LAU THI KENG J.-C.**, 1990 – La multi-ethnicité à Port Louis / Île Maurice, Madagascar- Océan Indien, n°3, sept., p. 121-127.

**LEWINSON A.S.**, 1999 – Going with the times : transforming visions of urbanism and modernity among professionals in Dar es-Salaam, UMI Dissertation Services, 403 p.

**LIONNET F.**, 1993 – Créolité in the Indian Ocean : 2 models of cultural diversity / national topographies and cultural imperatives, *Yale French Studies*, n° 82, p. 101-112.

**MSINA V.**, 2000 – Towards Understanding the Impact of Mass Media on Culture in Tanzania : a Case Study of Television in Dar es-Salaam, Master of Arts, University of Dar es-Salaam, October, 81 p.

**NICHOLLS C.S.**, 1971 – The Swahili Coast, Politics, Diplomacy and Trade on the East African Littoral, 1758-1856, George Allen and Unwin Ltd, London, 419 p.

**RACINE J.-B. et MARENGO M.**, 1998 – Migrations et relations interculturelles : Les lieux de l'interculturalité, *Géographie et Cultures* n°25, p. 39-52.

**SUTTON J.E.G.**, (ed.), 1969 – Dar es-Salaam, city, port and region, the Tanzanian Society, Tanzanian notes and records, n° 71, 213 p.

**WATIN M.**, 1991 – La kour à la Réunion : un espace métis ? In : *Métissages. Linguistique et Anthropologie*. Tome II, l'Harmattan, Université de la Réunion, Paris.

## RÉSUMÉS

Historiquement marquées par l'échange, Port Louis (île Maurice), Saint-Denis (Réunion) et Dar es-Salaam (Tanzanie) sont des villes de la rencontre. Au delà de l'intérêt qu'une analyse sur les

similitudes apporterait (ex-villes coloniales, espaces portuaires, capitales de l'océan Indien...), une mise en perspective des différents aspects des contacts intra-urbains semble intéressante. Elle seule peut mettre à jour la complexité des processus à l'œuvre. Dar es-Salaam, produit de rencontres urbaines, s'inscrit dans un échange local-global relativement récent et d'une ampleur sans précédent ; Port Louis et Saint-Denis, quant à elles, théâtres de rencontres, évoluent dans un contexte interculturel très fort.

**Urban encounters: the lessons from Dar es-Salaam, Port Louis and St-Denis.** Historically marked by exchange, Port Louis (Mauritius), Saint-Denis (Reunion Island) and Dar es-Salaam (Tanzania) are cities of encounters. Beyond the interest that an analysis of their similarities would provide (ex-colonial cities, harbour, capital spaces of the Indian Ocean...), a setting in prospect for the various aspects of the intra-urban relationships seems interesting. It is the only one that can highlight the complexity of the processes at work. Dar es-Salaam, result of urban meetings, fits into a relatively recent local-global exchange which has never been so wide; Port Louis and St-Denis are real spaces of meetings which develop in a strong intercultural context.

## INDEX

**Mots-clés :** espaces urbains, interculturel, local-mondial, Océan Indien, rencontres

**Keywords :** encounters, Indian Ocean, intercultural, local-global, urban spaces

## AUTEURS

**ALEXANDRA DE CAUNA**

ATER, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

**CÉCILE ROY**

Doctorante, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3